

Ouverture sur le monde... Découverte de nos ressources

J'enseigne depuis sept ans au préscolaire et cet automne, j'ai accueilli une élève originaire du Mexique. J'étais un peu inquiète parce qu'on m'avait dit qu'elle parlait très très peu français. Effectivement, quand je l'ai rencontrée, je pense qu'elle devait connaître seulement une quinzaine de mots en français. Je me demandais de quelle façon j'arriverais à adapter mon enseignement pour faire en sorte qu'elle soit capable de fonctionner comme les autres enfants, d'autant plus qu'elle arrivait un petit peu plus tard que les autres élèves. Au moment où toute la routine avait été mise en place pendant septembre, elle n'était pas présente. Ça m'inquiétait beaucoup. Je savais que j'aurais de la francisation, mais à quel moment, je l'ignorais car les budgets n'étaient pas encore annoncés. Je pense que la francisation a débuté fin octobre et Francesca est arrivée à la fin du mois de septembre.

Pendant deux semaines, j'étais comme un peu dans le néant. Par exemple, quand on allait au coin rassemblement, je me rappelle qu'elle s'assoit toute seule au fond de la classe. Au début, j'essayais de l'amener avec nous. Elle refusait, non pas avec des paroles, mais en faisant des mouvements avec son corps pour me dire qu'elle ne voulait pas se joindre à nous. Par la suite, j'ai essayé que ce soit un enfant qui l'invite à se joindre à nous, mais ça ne fonctionnait pas non plus. Je disais aux enfants : « Dites-le avec des mots quand même parce qu'avec le temps ce sont des choses qu'elle comprendra », mais elle ne voulait pas davantage. Il y a donc deux semaines où cela a été vraiment difficile. Elle était malheureuse, elle pleurait. Comme elle ne comprenait pas les consignes, tout ce qu'elle faisait c'était du dessin. Par exemple, dans le portfolio, je demandais d'écrire les noms. Elle voyait les autres faire, mais ça se terminait par un dessin. Et quand venait le temps de le placer dans le portfolio, il n'y avait rien à faire, elle se mettait à pleurer et elle chiffonnait ses travaux. Cette situation a duré pendant deux semaines. Je me disais : « J'ai hâte de voir l'enseignante qui va faire la francisation pour qu'elle me piste », parce que je ne savais vraiment pas quoi faire. C'était la première fois que j'accueillais une étrangère qui ne maîtrisait pas la langue. J'avais déjà eu d'autres enfants de nationalités différentes, mais qui parlaient français et qui avaient juste besoin d'un petit peu d'aide. C'était une situation totalement nouvelle pour moi.

Après ces deux semaines d'adaptation, elle acceptait un peu plus qu'on aille auprès d'elle. Parfois, elle nous accompagnait. Toujours en retrait, mais de plus en plus près de nous. On savait que la distance était de moins en moins grande et on se disait : « On est sur le point de réussir... » À ce moment, c'est-à-dire à la fin du mois d'octobre, on savait qu'il y aurait de l'aide en francisation, mais ça n'a pas commencé tout de suite. On savait seulement qu'il y aurait quelqu'un, qu'il y aurait un budget et que ce serait un service de deux heures par semaine. J'étais donc encore toute seule, mais on faisait des petits pas. Elle ne parlait toujours pas, même quand j'essayais de lui parler avec les quelques mots d'espagnol que je connaissais. Ça n'a pas créé de lien immédiatement. J'étais vraiment démunie. Et puis, tranquillement, ça s'est développé. Elle s'est associée à une élève de la classe, qui, elle, était toute fière de s'occuper de Francesca. Cette petite fille-là accompagnait Francesca et graduellement le lien s'est créé. Comme on sentait que Francesca était attirée par Jasmine, on se disait : « On devrait être bonnes, probablement qu'on va pouvoir passer les messages par elle... » Comme je formais les équipes, ça va de soi que j'ai placé Jasmine à côté de Francesca. Petit à petit, il y a une amitié qui s'est développée. Je pense que cela a d'abord été avec Jasmine et ensuite avec moi. Je tentais de soutenir la relation entre les deux filles. J'essayais de faire en sorte que Francesca puisse s'adresser à Jasmine parce que je savais qu'un lien affectif s'était créé entre les deux. Mais c'était plus Jasmine qui verbalisait ce que Francesca voulait dire. Je trouvais que c'était une enfant qui avait vraiment beaucoup d'habiletés pour le faire. C'était très gestuel. Francesca montrait des choses, par exemple les ciseaux, et Jasmine lui disait : « Tu veux les ciseaux? » et elle lui montrait les ciseaux. Si elle faisait signe de la tête, elle disait : « Ce sont des ciseaux ». J'avais expliqué ça à Jasmine : « Quand tu lui donnes quelque chose, nomme les objet et n'utilise pas des phrases trop longues. »

Ça nous a pris tout près d'un mois avant qu'on arrive à obtenir quelques mots, quelques demandes. Au début, elle disait des petits mots en espagnol que j'essayais de déchiffrer quand j'en étais capable. Quand je n'étais pas capable, on lui disait : « Montre-nous » et, dans la mesure du possible, quand ça pouvait se faire, elle nous pointait les choses. Là, il y avait un lien qui avait commencé à s'établir. Jusqu'à décembre, ça n'a pas été toujours toujours facile, mais je me sentais moins démunie. C'était des « essais-erreurs » parce que la personne responsable de la francisation est une enseignante comme moi et n'avait pas beaucoup de connaissances. C'est même moi qui l'ai pistée sur les éléments que je travaillais, de telle sorte qu'elle pouvait

développer davantage avec Francesca les activités que je faisais en classe en les réalisant en individuel. Je m'attendais à la ressource, avec un R majuscule, qui me dirait : « Voici : tu fais ceci, cela », mais je me suis aperçue que ce n'était pas le rôle de la personne-ressource.

Dans ma classe, ce sont les élèves qui choisissent les thèmes qu'on va travailler. En octobre, on avait commencé avec les chauves-souris et puis, évidemment, l'Halloween. Alors j'avais dit à l'enseignante de francisation : « Vois tout le vocabulaire en lien avec l'Halloween ». C'est moi finalement qui pistais l'enseignante, elle lui parlait en français parce qu'elle ne connaissait pas l'espagnol. Je me suis dit : « Je ne suis pas plus folle qu'une autre, je vais y aller comme ça. » Graduellement, toutes les démarches pour être capable de fonctionner en ateliers ont été développées... C'est une enfant très brillante. Parfois, je voyais qu'elle avait des gros points d'interrogation dans les yeux. Quand je ne pouvais pas lui répondre, c'était encore Jasmine qui s'en chargeait, mais de plus en plus, tous les enfants ont commencé à la soutenir. Ce n'était plus seulement elle. Elle avait un réseau et les enfants étaient toujours prêts à l'aider. J'ai une dynamique de groupe extraordinaire. J'ai des enfants qui sont vraiment serviables et qui ne se moquent pas des pairs. Dès que Francesca disait un mot en français, c'était spontané, tout le monde applaudissait, tout le monde était content. Il y a eu un effet d'entraînement. D'abord Jasmine, après, moi, l'enseignante en francisation et, à un certain moment, tout le groupe était auprès d'elle pour la soutenir. Jusqu'en décembre, cela a été un peu comme ça.

En janvier, ses progrès ont été énormes. Pour moi d'ailleurs c'est une fierté quand les parents viennent passer une demi-journée individuellement dans la classe et qu'ils sont éblouis par la qualité de son langage. C'est un grand succès et j'en suis très heureuse. Je pense que l'aide d'un pair a vraiment favorisé le développement de son langage et aussi son adaptation au milieu nouveau. La dynamique de la classe a grandement aidé aussi. Les enfants l'encourageaient, la soutenaient. Au début c'était des « essais-erreurs », mais je me suis aperçue que c'était correct ce que je tentais. Il n'y avait pas de formule magique. Ça se faisait graduellement, à petits pas... C'est vrai aussi qu'avant d'être enseignante, je travaillais en rééducation du langage. Je me disais : « L'acquisition d'une nouvelle langue, c'est un peu comme les élèves qui étaient en très très grand trouble de langage ». J'avais donc la même attitude...

Maintenant, on est en mai et ça va excessivement bien. En février, j'avais demandé aux enfants de me présenter leur toutou préféré. C'était une présentation orale. Ils avaient à la pratiquer à la maison, à préparer une feuille de route avec leurs parents. On a commencé petit à petit vers la Saint-Valentin à faire les présentations... Je me disais : « Comment on va faire ça? » J'avais demandé à l'enseignante en francisation de pratiquer avec elle parce que je ne voulais pas que ce soit un échec pour elle, ni qu'elle vive cette expérience difficilement. J'avais dit aux enfants : « Pour Francesca, on ne pourra pas l'évaluer de la même façon », car l'évaluation était faite par le groupe. « Pour votre présentation, vous avez à mémoriser ce que vous allez dire, mais Francesca, ne peut mémoriser les questions en plus des réponses. Qu'est-ce que vous en pensez? » Ils étaient tous d'accord. Ils ont dit : « On va lui poser les questions et elle, elle va répondre. » Alors, à tour de rôle, les enfants ont posé les questions et Francesca, aidée par son enseignante en francisation, donnait une réponse. « Ton toutou s'appelle... », elle disait le nom. « Tu l'as reçu de... », elle disait le nom... Les enfants l'ont évaluée et elle a eu une note extraordinaire. Cela a été l'élément déclencheur qui lui a permis par la suite de s'inscrire aux « journées présentations », où les enfants apportent des objets de la maison qu'ils désirent présenter. C'est à partir de là qu'elle a commencé à s'inscrire parce qu'elle avait franchi une autre étape : celle de parler devant tout un groupe et de vivre une évaluation.

Je pense qu'on se remet souvent en question, mais après-coup, on réalise qu'il y a beaucoup d'instinct dans ce qu'on fait. C'est là-dessus que j'ai misé et je pense que je ne me suis pas trompée. Il n'y avait pas de formule magique et sans doute qu'il y a une multitude de façons de procéder avec un enfant d'une autre culture, d'une langue différente, mais j'y suis allée avec ce que je pensais qui pouvait être efficace. Récemment, elle nous a présenté un travail qui a été fait avec son enseignante de francisation. Elle nous a présenté un petit document sur son pays. Elle était capable de dire : « Dans mon pays, nous mangeons... », « J'habitais tout près de la mer... » C'est extraordinaire... C'est une enfant qui a progressé à tous les niveaux. Tu la regardes maintenant et tu as l'impression qu'elle maîtrise la langue depuis plusieurs années.

C'est une très belle histoire et je peux affirmer que j'ai une autre ouverture d'esprit. Ce n'est pas plus complexe que de recevoir un élève dont on nous dit qu'il présente un problème moteur... C'est toujours un défi et je pense qu'on est capable de relever ces défis-là. C'est un défi de

plusieurs mois... Souvent on voudrait que ça bouge rapidement. Je pense que la grande difficulté a été d'arriver après les autres. Je pense que ça n'a pas aidé et que ça n'a pas été facile pour elle. Si elle était entrée au début de l'année, probablement que ça aurait été un peu plus facilitant. Mais, après tout, le bilan que j'en fais est vraiment positif.